

Gottfried Benn

choix de poèmes

traduction de Jean-Charles Lombard

Seghers, Paris, 1965.

Collection : Poètes d'aujourd'hui, n° 134 (épuisé)



Quelques poèmes ont été écrits durant la Grande Guerre
dans l'ancien atelier de Fernand Khnopff, rue Saint-Bernard, n° 1 à Saint-Gilles (Bruxelles)

PETIT ASTER

Un livreur de bière noyé fut hissé sur la table.
Quelqu'un lui avait coincé entre les dents
un aster mauve clair-foncé.
Lorsque, partant de la poitrine
sous la peau
avec un long couteau
j'enlevai langue et palais,
je dois l'avoir heurté car il glissa
dans la cervelle à côté.
Je le lui fourrai dans la cavité de la poitrine
parmi la frisure de bois
lorsqu'on le referma.
Bois tout ton soul dans ton vase !
Repose doucement
petit aster !

CYCLE

La molaire solitaire d'une putain
morte ignorée
était aurifiée.
Les autres dents s'étaient détachées comme sur un
accord tacite.
L'employé de la morgue arracha celle-là aussi,
la mit en gage et puis alla danser,
car, dit-il,
seule la terre doit retourner à la terre.
Belle jeunesse

La bouche d'une fillette qui avait séjourné
longtemps dans les roseaux
paraissait si rongée.
Lorsqu'on ouvrit sa poitrine l'œsophage était
si criblé.
On trouva finalement dans une tonnelle sous le diaphragme
un nid de jeunes rats.
L'un des tout petits frères était mort.
Les autres se nourrissaient du foie et des reins,
buvaient le sang glacé et avaient
passé là une belle jeunesse.
Belle et rapide vint aussi leur mort
On les jeta tous ensemble dans l'eau.
Ah, il fallait voir comme les petits museaux piaulaient!
Requiem

Deux sur chaque table. Hommes et femmes
tête-bêche. Proches, nus, néanmoins sans souffrance.
Le crâne ouvert. La poitrine béante.
Les corps enfantent à présent pour une ultime fois.
Chacun trois jattes pleines : de la cervelle aux testicules.
Et le temple de Dieu et l'écurie du Diable,
poitrine contre poitrine à présent au fond
d'un baquet,
ricanent du Golgotha et du péché.

Le reste dans des cercueils. Rien que des nouveau-nés
jambes d'hommes, poitrines d'enfants et poils de femme.
J'ai vu le fruit de deux qui un jour fornicèrent
posé là, comme s'il sortait d'un ventre de mère.

FIANCEE DE NEGRE

La nuque blonde d'une femme blanche
reposait sur des coussins de sang sombre. Le soleil se déchaînait dans ses cheveux
et léchait tout au long ses cuisses claires
et s'agenouillait tout autour des seins plus brunâtres
encore épargnés par le vice et la maternité.
Un nègre à côté d'elle : les yeux et le front déchiquetés par un fer à cheval. Il enfonçait
deux orteils de son pied gauche sale
à l'intérieur de sa petite oreille blanche.
Mais elle, reposait et dormait comme une fiancée
à la lisière de son bonheur de premier amour,
comme avant le départ du sang jeune et chaud
pour maintes ascensions.

Jusqu'à ce qu'on ait
plongé le couteau dans sa gorge blanche et jeté autour de ses hanches
un pagne pourpre de sang mort.
Salle des femmes en couche

Les femmes les plus pauvres de Berlin —
treize enfants dans une pièce et demie;
putains, prisonnières, réprouvées,
tordent ici leurs corps et gémissent.
Nulle part on ne crie autant.
Nulle part les douleurs et la souffrance
ne passent aussi totalement inaperçues qu'ici,
justement parce qu'ici il y a toujours des cris.

« Poussez, Madame! Comprenez-vous, oui ?
Vous n'êtes pas là pour le plaisir.
Ne faites pas traîner la chose en longueur.
Même s'il vient des fèces en poussant!
Vous n'êtes pas là pour vous reposer.
Il ne viendra pas tout seul. Vous devez faire quelque chose! »
Finalement, il arrive : bleuâtre et petit.
Oint d'urine et de selles.

De onze lits un gémissement de larmes et de sang
De deux yeux seulement éclate vers le ciel
un Jubilate.

Tout traversera ce petit bout de chair
misère et joie.
Et s'il arrive qu'il meure dans les râles et les souffrances
il y en a douze autres dans cette salle.

UN CADAVRE CHANTE

Un cadavre chante :

Bientôt me traverseront les champs et la vermine.
La lèvre de la campagne ronge : le mur se fissure.
La chair s'écoule. Dans les tours obscures
des membres, la terre éternelle lance un chant d'allégresse.

Délivré de mes barreaux noyés de larmes.
Délivré de la faim et de l'épée.
Et comme l'hiver les mouettes fuient vers les
eaux douces, ainsi donc : rentré chez moi.

TRAIN RAPIDE

D'un brun de cognac. D'un brun de feuillage. Brun-rouge.

Jaune malais.

Train rapide Berlin-Trelleborg et les stations de la Baltique.

Chair qui allait nue.

Jusque dans la bouche brunie par la mer.

Plénitude inclinée vers le bonheur grec.

Nostalgie de faucille : comme l'été est avancé !

L'avant-dernier jour déjà du neuvième mois !

Chaume et dernière meule languissent en nous.

Épanouissements, le sang, les lassitudes,

la présence des dahlias nous bouleverse.

Le brun des hommes se précipite sur le brun des femmes :

Une femme c'est l'affaire d'une nuit.

et encore d'une autre si cela était bien !

Oh! et puis de nouveau cet Être-face-à-soi-même!

Ces mutismes! Cet engrenage!

Une femme c'est une odeur.

Un ineffable! Dépéris, réséda.

C'est le Sud, le berger et la mer.

Sur chaque pente pèse un bonheur.

Le brun clair des femmes s'affole au brun sombre des hommes .

Retiens-moi! Oh, toi! Je tombe !

Ma nuque est si lasse.

Oh, ce dernier parfum

doux et fiévreux qui monte des jardins.

MÈRE

Je te porte sur mon front
comme une blessure qui ne se ferme.
Elle n'est pas toujours douloureuse. Et le
cœur ne s'en écoule pas mort.
Parfois seulement, je suis soudain aveugle
et j'ai un goût de sang dans la bouche.
Un homme parle

Un homme parle :
Ici-bas n'est pas de consolation. Vois,
la campagne s'éveille aussi de ses fièvres.
A peine quelques dahlias étincellent encore.
Elle est là, dévastée
comme après un combat équestre. J'entends en mon sang retentir un départ.
Oh, toi, mes yeux s'enivrent déjà
de la teinte bleutée des collines lointaines, Déjà je sens un frôlement sur mes tempes.

ICI-BAS N'EST PAS DE CONSOLATION

Personne ne sera ma bordure de chemin.
Laisse seulement tes fleurs se faner.
Mon chemin coule et va tout seul.

Deux mains sont une trop petite coupe.
Un cœur est une trop petite colline
pour y reposer.

Oh, toi, je vis toujours sur la plage
et sous l'avalanche des fleurs de la mer;
l'Égypte s'étale devant mon cœur,
l'Asie point peu à peu.

L'un de mes bras est toujours dans le brasier.
Cendre est mon sang. Passant devant
poitrine et ossements
je sanglote toujours mon désir d'îles tyrrhéniennes

Une vallée apparaît et des peupliers blancs
un Illyssos aux rives de prairies,
l'Éden, Adam et une terre
de nihilisme et de musique.

MADONE

Ne me rends pas encore !
Je me suis tant fondu en toi. Et je suis si ivre de toi.
Oh, bonheur !

Le monde est mort. Clair et comblé
le ciel chante étendu au bord
des fleuves d'étoiles. Tout vient tinter en mon cœur.

Délivré au fond de lui,
né à la beauté,
le peuple pillard de mon sang chante halleluia !

UN HOMME CHANTAIT

Un homme chantait :

J'aime une putain qui s'appelle To.

Elle est ce qu'il y a de plus brun. Oui, comme faite
de canaux pendant l'été.

Sa démarche me fouette le sang.

C'est un abîme de fleurs sauvages et sombres.

Elle est plus pure qu'un ange. Elle a des yeux de mère.

J'aime une putain. Elle s'appelle To.

OH, NUIT

Oh, nuit, je prenais déjà de la cocaïne
et le sang circule plus vite;
le cheveu grisonne, les années fuient;
je dois, je dois une fois encore
fleurir en surabondance
avant de passer.

Oh, nuit je n'en demande pas tant;
un petit morceau de concentration,
un brouillard du soir, un gonflement
d'espace refoulé, de conscience de soi.

Papilles, lisière de cellules rouges,
va-et-vient plein d'odeurs
déchiré par l'averse des mots —
trop profond dans le cerveau, trop étroit dans le rêve.

Les pierres effleurent la terre,
le poisson gobe de petites ombres;
dans la naissance des choses, seul
le crâne-plumeau vacille sournoisement.

Oh, nuit, je veux à peine t'obliger!
Rien qu'un petit morceau — une agrafe
de conscience de soi — puis fleurir une fois encore
en surabondance avant de passer!

Oh, nuit, prête-moi front et cheveux;
répands-toi alentour de ce qui au jour s'est fané;
Sois celle qui, du mythe des nerfs
me rappela à la vie et au bonheur.

Oh, calme! Je sens de petites secousses
Je suis constellé — ce n'est pas une plaisanterie —
mon apparition : Moi, dieu solitaire
s'assemblant avec grandeur autour d'un tonnerre.

LE MÉDECIN

I.

La douce matérialité colle
à la lisière de mon palais comme un enduit.
Tout ce qui a pu un jour, sève et viande en décomposition
ballotter autour des os
s'évapore dans mon nez avec du lait et de la sueur.
Je sais l'odeur des putains et des madones après leurs selles, le matin au réveil,
ainsi qu'aux marées de leurs règles -
et des hommes viennent dans mon cabinet;
leur sexe est atrophié :
la femme pense qu'elle est fécondée
et fouillée pour devenir colline divine;
mais l'homme est couturé;
son cerveau braconne sur une steppe de brouillard
et sans bruit tombe sa semence.
Je vis face au corps : et au milieu colle partout le sexe.
Le crâne aussi flaire en cet endroit-là. Je le pressens.
Un jour la fente et le coup seront béants
du front jusqu'au ciel.

II

Le plus bel ornement de la création, le, cochon, l'homme —
frayez donc avec d'autres animaux!
A dix-sept ans des morpions
faisant le va-et-vient d'une sale gueule à l'autre,
maladies intestinales et pensions alimentaires, femmes et infusoires;
à quarante ans la vessie commence à perdre —
pensez-vous que c'est pour de telles malformations
que la terre a grandi de la lune au soleil — ?
Que criaillez-vous donc ?
Vous parlez d'âme — Qu'est-ce que votre âme ?
La vieille souille son lit chaque nuit —
le vieillard barbouille ses cuisses décomposées,
et vous servez de la mangeaille pour la fourrer dans l'intestin;
Pensez-vous que de bonheur les étoiles cessèrent d'éjaculer... ?
Allons donc! — D'un intestin qui se refroidit
la terre a fait gicler
comme d'autres trous le feu
une gueule de sang — :
elle vacille complaisamment
dans l'ombre le long de l'arc descendant.

III

Avec des boutons sur la peau et des dents pourries,
ça s'accouple dans un lit, se colle l'un contre l'autre,
sème le sperme dans les sillons de chair
et se prend pour un Dieu auprès d'une déesse. Et le fruit —
Très souvent il naît déjà infirme :
avec des bosses sur le dos, des lésions du pharynx,
bigle, sans testicules; par de larges brèches
s'échappent les intestins — ; et même ce qui finalement jaillit sain
à la lumière n'est pas grand-chose
et la terre tombe goutte à goutte à travers les trous
promenade — : fœtus, canaille qui s'accouple —
on se promène. On s'assoit.
On flaire son doigt.
On va chercher le raisin dans la dent. Les petits poissons rouges — !!! — !
Élévation! Ascension! Chant de la Weser!
On effleure le général. Dieu ;
une cloche à fromage plantée sur le sexe —
le bon pasteur — sentiment général! —
et le soir le bouc monte la brebis.

CURETAGE

A Klabund.

Allongée maintenant dans la même pose
que celle où elle conçut.
Les cuisses détendues
dans l'anneau de fer.

La tête à la dérive et sans durée,
comme si elle criait :
Donne, donne, je me gargarise de ton frisson
jusqu'au plus profond de mon être.

Le corps encore fort d'un peu d'éther s'abandonne :
après nous le déluge et l'Après;
rien que toi, rien que toi...

Les cloisons tombent, tables et chaises
sont toutes pleines d'existence, folles
de saignement, folles d'une foule de désirs languissants
et d'une chute proche.

FOUGÈRE

Fougère, fougère qui bruit,
annonce l'heure en bruissant;
ciel, les ciels guettent
qui peut encore être vivant.
Chacun connaît les jours
où nous voyons les lointains :
Vivre : jeter des ponts
sur des fleuves qui passent.

Fougère, fougère qui bruit,
c'est l'éternité
où l'automne et les roses
échangent un regard de mort lointaine;
alors montent aussi des mers les accords de l'inapaisé,
le reflet de vague
des plages blafardes et des récifs.

Fougère, fougère inclinant
trop profondément la musique;
ce qui meurt veut se taire :
Silence panique;
d'abord jeter les ponts,
le plateau de sang,
puis, lorsque les ponts portent,
les fleuves — où sont-ils ?

DÉRACINEMENT

Vagues déracinements,
solutions imposées; qui guérit
les jours et les vieillissements
de celui qui pressent et se hâte,
ayant offert son front aux massues
de tous les éclatements,
des colonnes puniques
au tombeau d'Astarté.

Même là où les balustrades
chargées de giroflées
invitent aussi l'herbe à dépérir,
jamais ne se produit -
jamais il n'arrive que les lèvres
de celui-là goûtent à ce qui se promet;
plus sombre qu'une croix, un poteau porte ces mots : « Tu sais. »

Personne n'est tout sur terre.
Dans la floraison de la lumière,
dans la prairie du Devenir,
l'âme engloutie par l'Achéron
déverse son néant
dans l'herbe, dans un nuit pythique,
comme engloutie par le meurtre,
semblant vécue avec la mort.

HEURES, FLEUVES

Heures, fleuves, flot de la légende du passeur;
que de ciels mortels;
traînées proches, fatalement vagues,
venant du royaume où cela conflue.

Où les forêts ternies
quittent des collines morcelées,
oit des carrières de marbre à pores d'or
soufflent muettes comme lions en fosse.

Et la roche se presse à la rencontre de leur volupté
sous les lianes, la mousse,
elle est déjà sur tous les sentiers
menant à l'inévitable dissolution.

Partout un renoncement qui vieillit
cachant le visage de la métamorphose
boit la lumière qui coule
des jours naissants,

les signes obscurs, tous passagers;
au-delà des limites, on poursuit une nuit un baiser, des yeux qui étincellent,
étoiles inconnues sur des hauteurs inconnues,

mais au-delà, muet, labouré,
s'étend le royaume où cela conflue,
mers obscures, diadoques de soleil,
que de ciels si mortels.

VOIS LES ETOILES, LES RAIS

Vois les étoiles, les rais
de lumière et le ciel et la mer.
Quels chants crépusculaires de bergers
poussent-ils jusqu'ici :
toi aussi, appelé par les voix
qui méditerent ta course, descends les degrés silencieux
et suis le messager de la nuit.

Quand tu auras vidé les mythes et les mots va-t'en ;
tu ne verras plus une cohorte de dieux,
plus leur trône de l'Euphrate,
plus leur écriture et la muraille –
verse, Myrmidon,
le vin obscur dans la campagne.

Puis, quel que fût ensuite le nom des heures,
tourments et larmes de l'Etre,
tout s'épanouit dans l'écoulement
de ce vin nocturne ;
Eone coule en silence ;
à peine demeure encore un morceau des rives –
rend maintenant au messager de la couronne,
le rêve et les dieux.

VENANT DES LOINTAINS, VENANT DES EMPIRES

Personne ne sait
la chose faite
ce qu'il y aura alors après cette heure.
Aucune nouvelle n'est jamais parvenue de là-bas ;
des gorges étouffées,
de la lumière brisée
cela se rallumera-t-il ;
je ne pense pas.

Je vois pourtant un signe :
une grande et belle main
venant des lointains, venant des empires
par-dessus le pays des ombres ;
elle ne me touchera pas,
l'espace interdit :
pourtant je la sentirai
et ce sera toi.

Et tu glisseras
venant des lointains, des empires
vers la plage, vers la mer :
« — lui aussi libéré » ;

Je connaissais tes regards
et au plus profond de ton sein
tu amasses nos bonheurs,
le rêve, la destinée.

Un jour touche à sa fin ;
emportés les cerceaux,
puis deux mains jouent encore
le chant de la nuit ;
de la pièce ou les touches
dissipent le son obscur
on voit la mer et les mâtes
qui montent vers le Nord.

Quand finira la nuit ;
quand le jour s'est levé,
tu portes des signes
que personne ne peut interpréter :
marques secrètes
malades d'heures lointaines
et tu vides la coupe
où j'ai bu avant toi.

QUI SAIT

à Carl Sternheim

Mais l'homme s'affligera –
aussi longtemps que Dieu au cas où cela existe
introduira toujours de nouveaux frissons
De cerveaux
de l'Hellespont
aux quais d'Hoboken,
toujours de nouvelles lignes –
Dans quel but, qui sait ?

Spurii : les semailles étaient
jadis le destin des hommes ;
les femmes ramassaient et fauchaient
la semence en leur sein ;
puis une île pleine de pigeons
et d'arsenaux : des navires pour la mer
et ainsi commença la croyance
au commerce et au trafic.

Mais l'homme s'affligera –
Masse, forte en muscle,
Cow-boy et centaures,
Nurmi en Jeanne d'Arc - :
sanctification du stade
avec du spray de Khasana ;
une pastorale d'élevage,
dans quel but, qui sait ?

Mais l'homme s'affligera –
chic cosmopolite ;
nouveaux murs de temple,
centrale électrique Pacifique :
exploitation des mers,
calories-Avalon :
mer qui réchauffe, mer qui vêt –
nouveau mythe de Neptune.

Jusqu'à ce qu'après mille ans
la canaille, un seul tout
pénètre avec des défenses d'orang-outang
ou l'empereur Henry Clay
dans la carcasse des bandes de flagellants –
quel tas – qui sait ?

VISION DE L'HOMME

Vision de l'homme
muet et anonyme,
grand dans la malédiction du charme
aux traits morbides
dans celle de l'apparence de la création
sur cette boule :
l'une des têtes est plus
que blessée à mort.

Vision de l'un
terrestrement consumé,
sans croyance,
antipodes de la terre :
les flammes montent.
Il les éteint avec l'océan.
Les flammes s'enflent
avec les mers.

Le coup d'œil en arrière - :
O l'éclat de l'automne et des ceps !
Les bonheurs décadents
font une égale orgie de grappes,
un sang de pressoir
jusqu'à la bride des chevaux
et puis, être brisé
dans l'espace anonyme.

LA COUPE

Viens-tu pour la dernière fois
nous étions pourtant si solitaires
et nous glissions dans une coupe
avec nos images et nos rêves.

C'était pourtant aujourd'hui encore
et notre mer était la nuit ;
nous étions l'un pour l'autre la proie,
la blanche cargaison.

Nous nous frôlions comme deux races,
comme deux peuples dès le début ;
les souches sombres et pâles
s'abandonnèrent l'une à l'autre.

Viens-tu pour la dernière fois ;
tout n'était pourtant que jeu,
ou bien as-tu vu dans la coupe
tomber les larmes et l'ombre –

Les as-tu vues, les as-tu vues s'incliner
dans les fleuves de ce vin,
puis as-tu vu leur chute et leur silence :
la métamorphose de l'Être - ?

SUR TES PAUPIERES J'INCLINE LE SOMMEIL LEGER

Sur tes paupières j'incline le sommeil léger,
sur tes lèvres j'envoie le baiser,
tandis que seul je dois porter
la nuit, le souci, le rêve.

J'entoure les traits de deuil,
J'entoure les traits de joie,
tandis que la nuit, le frisson de la mort
tissent seuls leur toile en ma poitrine.

O toi, trop faible pour donner profondément,
O toi qui me refuses tels que je suis –
aussi le soir dois-je m'élever
et j'envoie baiser et sommeil léger.

LE TOUT

Dans le vertige était une partie, une partie en larmes ;
en maintes heures était une illusion et plus ;
en ces années était le cœur, en celles-là
les tempêtes – les tempêtes de qui
— qui ?

Jamais dans le bonheur, rarement accompagné,
le plus souvent voilé car cela se fit profondément
et tous les fleuves s'éloignèrent en s'enflant
et tout l'extérieur ne fut plus proche qu'intérieurement.

L'un te croyait dur, l'autre plus doux ;
l'un comme il ordonne, l'autre comme il détruit ;
ce qu'ils virent cependant n'était qu'images à demi,
car c'est à toi seul qu'appartient le Tout.

Au début ce que tu voulais et désirais
était plus clair et proche de la foi,
mais lorsque ensuite tu aperçus ce que tu devais,
ce qui de pierre baissait les yeux sur le Tout.

Alors ce fut à peine un éclat et à peine un feu
Où ton regard, le dernier, s'engouffra :
Une tête nue, dans le sang, un monstre
Au cil duquel pendait une larme.

QUI EST SEUL

Qui est seul participe aussi au mystère,
toujours se tient dans le flot des images,
dans leur engendrement, leur gestation,
même les ombres portent leur ardeur.

Il s'imprègne de chaque couche,
l'esprit enrichi et préservé ;
il est maître de la destruction
de tout l'humain qui nourrit et accouple.

Indifférent, il voit comme la terre
a changé depuis leur première rencontre ;
plus de mort et plus de devenir :
réalisée et satisfaite la perfection le contemple.

TOUTES LES TOMBES

Toutes les tombes que j'ai creusées,
les tas de terre sur les montagnes, au bord des lacs
et leurs remblais d'où j'ai vu la terre ouverte,

que je portais et porte encore –
varech et coquillages dans les cheveux,
que j'interrogeais, interroge encore :
comment donc était le fond de la mer –

Toutes les tombes, tas de terre,
dans lesquels j'étais et je suis,
une aile blanche passe
maintenant parfois
au-dessus en les frôlant,

Ne peut soulever les couronnes
éveiller le reflet des roses
que j'y ai déposées.
Elle est pourtant la preuve d'un changement. –

QUAND QUELQUE CHOSE DOUCEMENT

Quand quelque chose doucement dans un murmure t'enveloppe,
semblable à la splendeur de la glycine sur ce mur
vient alors l'heure de ce deuil
de ne pas te savoir riche et inépuisable,

comme les fleurs ou comme la lumière :
venant en rayons, se métamorphosant,
œuvrant à des dessins semblables
que n'entrelace tous que l'une des ivresses,

que l'un des velours où reposent les choses
coulant ainsi et ainsi compactes,
qui tracent les frontières, retiennent les heures
et ne font rien en ce deuil.

ROSES

Dès que les roses s'écoulent
du vase ou du bouquet
et commencent à s'effeuiller
tombent aussi les larmes.

Rêve de la durée, du changement
et du retour des heures,
rêve – devant la profondeur du deuil :
le pétale qui tombe est porteur de réponse.

Folie de l'ascension des heures de tous
vers la résurrection,
folie – devant la chute, le silence :
quand les roses se fanent.

SAINT-PETERSBOURG, MILIEU DU SIECLE

« Tout être en aidant un autre
est de Gethsémani ;
tout être en consolant un autre
est bouche du Christ »,
chante-t-on en la cathédrale Saint-Isaac,
dans le cloître d'Alexandre Nexsky,
en l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul
où reposent les empereurs,
ainsi que dans cent quatre-vingt-douze autres
chapelles grecques,
huit catholiques romaines,
une anglicane, trois arméniennes,
les lettonnes, suédoises, esthoniennes
et finnoises.

Bénédictio de l'eau
de la Neva bleue et transparente
au jour de l'Epiphanie.
L'eau très saine évacue les corps étrangers,
apporte les somptueux trésors
pour la salle de nacre,
la salle d'ambre jaune
de Tsarskoïé-Sélo
dans les montagnes de Duderhoff –
le marbre bleu ciel de Sibérie
pour les perrons
Des salves de canons
lorsqu'elle dégèle,
fille des lacs
Onega et Ladoga !

Concert matinal dans la salle d'Engelhardt ;
Madame Stepanow
qui avait créé La vie pour le Tsar de Glinka
crie sans naturel ;
le baryton de Worojew est déjà fatigué.

Adossé à une colonne ,
dents blanches en avant,
la lèvre africaine,
sans sourcils,
Alexandre Sergeitsch (Pouchkine).

A côté de lui le baron Brambeus
dont la « grane réception chez Satan »

est considéré comme le comble de la perfection.

Violoncelliste : Davidoff.

Et puis les basses russes : ultra basses,
redoublant plusieurs fois dans l'octave
les basses chantantes normales,
le contre-ut pur et plein
de vingt gorges
ultra basses.

En route pour les îles !

Notamment Kretowsky – lien de plaisir, mot de plaisir –,
Bachkirs, russes barbus, samoyèdes éleveurs de rennes,
qu'intéresse un gain de sensualité et de métaphysique !

Première partie :

« Du gorille à la suppression totale de Dieu » -

Deuxième partie :

« De la suppression totale de Dieu à la métamorphose de l'être humain physique » -

Alcool de blé !

La fin des choses
un hoquet d'eau-de-vie
ultra grave !

Raskolnikov,

(très tourmenté en tant que Tout dans son idéologie)

entre dans un Kabak,
un bistrot vulgaire.

Tables collantes

accordéons,

buveur invétéré,

poches sous les yeux :

l'un l'invite

« à une discussion raisonnable » ;

débris de foin dans les cheveux.

(un autre meurtrier :

Dorian Gray, Londres,

parfum du lilas,

cytises couleur de miel

sur la maison –rêve de parc –

examine un rubis de Ceylan pour Lady B ? et

commande un orchestre gamelan.)

Raskolnikov

fortement raidi

est réveillé par Sonia « à la carte jaune »

(Une prostituée. Pour son père la chose est « tout à fait tolérable ».)

Elle dit :

« Lève-toi ! Viens tout de suite avec moi !

Arrête-toi au carrefour,

baise la terre que tu as polluée,

devant laquelle tu as péché ;
Prosterne-toi ensuite devant le monde entier,
crie à tous :
Je suis le meurtrier –
Veux-tu ?
Viens-tu ?
et il l'accompagna.

Tout être en consolant un autre
est bouche du Christ –

PUIS

Lorsqu'un visage que l'on a connu jeune
éclat et larmes lavés de baisers
s'est marqué du premier signe de l'âge
expiant, vivant, le charme d'autrefois.

L'arc jadis, à chaque trait vainqueur,
empennée de pourpre la flèche dans l'incertain,
et aussi la cymbale célébrant chaque chant :
« Coupe étincelante » — « Prairies au crépuscule » -

Le second signe suit déjà le premier.
Hélas, l'heure dernière et solitaire
monte déjà la garde sur le front –
puis, tout le cher visage dans la nuit.

UNE OMBRE SUR LE MUR

Une ombre sur le mur
de branches agitées dans le vent de midi,
c'est assez de terre
et pour les yeux
assez de participation
au jeu céleste.

Jusqu'où veux-tu encore aller ? Refuse
donc aux impressions nouvelles
le caractère d'urgence –

Etre couché muet,
voir ses propres champs,
toute la terre seigneuriale,
s'attarder longtemps surtout
parmi le coquelicot,
l'inoubliable,
parce qu'il porta l'été –

Où est-il parti - ?

VOILE-TOI

Voile-toi de masques et de fard ;
que tes clins soient ceux d'une vue troublée ;
ne laisse jamais apercevoir comment ton être, ton engloutissement
se détachent de l'ovale du visage.

Dans la lumière dernière, le long des jardins troubles,
le ciel, éboulis d'incendie et de nuit –
Voile-toi, voile les larmes les duretés ;
on ne doit pas voir la chair qui accomplit cela.

Voile les fissures, la déchirure, les transitions,
le noyau où se produit pour toi la destruction.
Fais comme si les chants du lointain
montaient d'une gondole que chacun voit.

NOUS TRAÇONS UN GRAND ARC

Nous traçons un grand arc –
mais comment se termine-t-il – comment ?
Tracé au-dessus des montagnes
et avant tout des Monts maudits.

De Cannes nous rapportons des mimosas
pour une heure ;
nous tenons à nos névroses,
sinon nous n'aurions plus rien du tout.

Nous rêvons de courses d'astres
et d'idée incarnée,
jouons s tous aux Titans
et pleurons comme Niobé.

La fin, toujours la fin –
une autre se précipite déjà
qui se nomme gardien et solstice,
hellène – porte d'or.

Les tombes, toujours les tombes –
elles aussi passeront bientôt ;
ici, dit le jardinier du cimetière,
peuvent se dresser de nouvelles croix.

Qui vieillit est sans réconfort ;
qui meurt voit tout vide,
ne voit pas de colombes sacrées
au-dessus de la Mer Morte.

Nous aussi sommes partis, nous exercer
aux sentences et à l'action paisible,
mais nous avons été entraînés
vers l'obscurité et la trahison des cœurs bons.

Nous traçons un grand arc
pour qui, pour quoi, pour quel comment ?
Pour un virement, pour un ondoisement –
et puis les Monts Maudits.

RESTAURANT

De l'autre côté le monsieur commande encore une bière ;
j'aime cela, car je n'ai rien à me reprocher
si moi aussi, à l'occasion j'en vide une autre.
Chaque fois, on pense tout de suite qu'on est intoxiqué ;
j'ai même lu dans une revue américaine
que chaque cigarette abrégait la vie de trente-six minutes ;
je n'en crois rien ; l'industrie du Coca-Cola
ou une fabrique de chewing-gum sont probablement
derrière l'article.

Une vie normale, une mort normale
ne sont rien non plus. Une vie normale aussi
Mmène à une mort malade. La mort n'a rien à voir
du tout d'ailleurs
avec santé et maladie ;
elle les utilise à ses propres fins.

Qu'entendez-vous par là : la mort n'a rien à voir avec la maladie ?
J'entends cela ainsi : beaucoup tombent malades sans mourir ;
dans ce cas donc il y a encore quelque chose d'autre,
un éclat de doute,
un facteur d'incertitude ;
la mort n'est pas aussi nettement délimitée,
n'a non plus pas de faux,
observe, jette un coup d'œil au coin, se montre réservée même,
est musicienne dans une autre mélodie.

CELUI-LA

J'ai souvent vu la terre
Et parfois aussi l'ai comprise ;
La mort, le silence et la résurrection,
Le blé et les lichens, la chute des feuilles,
Les marais aussi, là où ils se trouvaient.
Mais à quoi ressemble la terre pour celui-là :
« Viens dans notre maison noyée de fleurs ? »

Un cri d'allégresse montant du Sud, un essaim d'amour
Des mauves sur les marches
Menant à la salle, au jardin, les fontaines chaudes,
Les cigales roussies de soleil appellent
Autour du charme des villas.
La terre est-elle ainsi pour Celui-là :
« Viens dans notre maison noyée de fleurs ? »

Je l'ignore, je ne peux me confier
Ni au Nord ni au Sud.
Je crois que c'est seulement quand l'espace se brise,
Seulement quand parle l'heure des rêves
Qu'apparaissent lauriers-roses et paons.
Alors la terre est pour Celui-là :
« Viens dans notre maison noyée de fleurs ? »

CE QUI EST GRAVE

Entendre parler d'un bon roman policier anglais
pas traduit en allemand
lorsqu'on ignore l'anglais.

Quand il fait chaud voir une bière
que l'on ne peut payer.

Avoir une pensée neuve
qu'on ne peut envelopper dans un vers d'Hölderlin
comme le font les professeurs.

La nuit en voyage entendre déferler la vague
et se dire qu'elle ne cesse jamais.

Très grave : être invité,
lorsque chez soi les pièces sont plus tranquilles
le café meilleur
et la conversation pas nécessaire.

Le pire :
ne pas mourir en été
quand tout est clair
et la terre tendre sous la bêche.

CE SONT POURTANT DES HOMMES

Ce sont pourtant des hommes pense-t-on
lorsque le garçon s'approche d'une table,
d'une table invisible,
d'une table d'habitues ou de ce genre dans un coin ;
ce sont pourtant des êtres sensibles, des jouisseurs
qui ressentent et souffrent aussi c'est certain.

Tu n'es pas si seul que cela
dans ta confusion, ton inquiétude, tes frémissements ;
là aussi, il y aura du doute, des hésitations, de l'incertitude,
même dans les règlements d'affaire
il y a l'humain en général,
ne serait-ce que dans les formes d'économie,
là aussi !

Le tourment des cœurs est infini et général,
mais, brûlants, déchirés, assoiffés
du jus de pêche d'un palais de bouche lointaine,
s'enfonçant, se noyant dans l'incompatibilité des âmes,
ont-ils jamais aimé
(en dehors du lit) –
on ne peut non plus questionner le garçon
avide du ticket
qui tape sur la caisse enregistreuse
la nouvelle bière blonde
pour apaiser une soif d'une autre sorte,
profonde aussi pourtant.

MELANCOLIE

Lorsqu'on lit quelque chose sur les papillons, les roseaux, les abeilles,
et que sur tout cela un bel été se berce,
on se demande alors si ces bonheurs existent
et s'ils ne cachent pas une illusion ;
et aussi cet accord de harpe, frémissements,
souffle parfumé, robe à la légèreté d'aile
dont ils parlent, qu'ils utilisent
comme s'ils étaient immuables,
est douteux pour d'autres oreilles :
un pot-pourri artificiel, faux –
l'agonie de l'âme reste incrédule.

Qu'est-ce que l'homme – dormant peut-être la nuit,
pourtant si las de nouveau du rasoir :
avant même que ne l'atteignent le courrier et le téléphone
sa substance est déjà vide et calcinée ;
une action plus élevée, générale
dont on entend parler et dont on a aussi maintes fois l'intuition
se refuse à beaucoup de domaines corporels ;
départ tragique de forces se révélant vaines :
qu'on ne dise pas que l'esprit peut y parvenir
quelquefois seulement il fait un signe bref et lumineux.

Cela, il ne faut pas l'interpréter le moins du monde
comme si le créateur n'avait pas d'âme ;
tout simplement il ne s'enquiert pas des gens,
de leurs plaintes, cancers, peau et poils ;
il les a tissés de diversité
qu'il utilise aussi pour d'autres étoiles ;
il nous a donné le moyen de nous enthousiasmer nous-mêmes :
instable, stable, instable – on rêve, on plonge :
une pilule suffit pour te bercer,
rend l'obscurité claire et chaud ce qui est froid.

Tu dois tout prendre de ce qui t'entoure,
car des voyages aussi tu reviens vide ;
te livres-tu ; commencent les cabrioles
et tu te perds morceau après morceau.
tu dois choisir des fleurs celles qui fleurissent
près de la clôture et à demi déjà dans le champ,
qui pénètrent la pièce, comptent les sons
les sons de la vie, son mode :
tierces diminuées ou majeures –
un léger froid engourdit les cœurs.

Les bêtes qui secrètent les perles sont closes.
elles reposent silencieuses et ne connaissent que la mer ;
sur terre et dans l'air : couronnés de geôliers –
encore un Hermès de plus dans l'allée ;
Eone seul se tait, il tient l'offrande de perles
là où tout manque et tout aspire ;
Eone rêve, Eone est un enfant
jouant avec soi-même sur une planche :
encore un Hermès de plus – qu'on le laisse ;
lui aussi conduit au poème : mélancolie.

CE NE PEUT ETRE UN DEUIL

Dans ce petit lit, presque lit d'enfant mourut la Droste.
(On peut le voir dans son musée à Meersburg) ;
sur ce sofa Hölderlin dans sa tour chez un menuisier,
Rilke, George dans des lits d'hôpitaux suisses ;
à Weimar les grands yeux noirs de Nietzsche
reposèrent sur un coussin blanc
jusqu'au dernier regard -
Tout cela vieilleries à présent ou n'existant plus du tout,
indéfinissable, sans consistance
dans l'éternelle chute indolore.

Nous portons en nous les germes de tous les dieux,
le gêne de de la mort et le gêne de la volupté -
qui les sépara : les mots et les choses,
qui les mêla : les souffrances et le littéraire
où elles cessent, bois et ruisseaux de larmes
pitoyable demeure pour de courtes heures.

Ce ne peut être un deuil.
Lits et larmes trop lointains, trop éloignés,
trop intangibles ;
pas de non, pas de oui,
naissance, douleur physique et croyance,
un bouillonnement, indicible, un frôlement
un surnaturel bougeant dans le sommeil
agitait lit et larmes -
endors-toi !

6 janvier 1956